

La peau s'expose à Québec

par Lise Montas

LE MUSÉE DE LA CIVILISATION DE QUÉBEC présente en ce moment une grande exposition consacrée exclusivement à la peau humaine. Intitulée « Parole de peau », l'exposition propose un métissage de l'art, de la science médicale et de l'anthropologie à partir d'objets provenant de prestigieuses collections américaines et européennes.

Dès l'entrée, le surprenant *Smugglerius*, un écorché réalisé en plâtre par William Pink, en 1834, nous interpelle. Plus nous avançons dans la salle, plus la question de l'identité et de l'intégrité de l'homme moderne se pose à nous et nous transpose. Des pratiques courantes ou lointaines, des techniques anciennes ou contemporaines, des rituels initiatiques ou symboliques attirent notre attention. Nous découvrons des images que nous avons intériorisées ou exorcisées, ainsi que des conventions et des règles que nous essayons de déjouer ou de reconnaître.

Les objets sont regroupés autour de thématiques parti-



William Pink, *Smugglerius*, d'après Carlini de William Hunter. Plâtre, 1834 (original 1775), Royal Academy of Arts, Londres.

culières, autant de clefs pour saisir ce que la peau tente d'exprimer ou ce que l'on essaie de lui faire dire. Objets anciens, œuvres contemporaines, œuvres photographiques, installations et œuvres d'art classique se côtoient.

Le corps dépouillé de l'écorché illustre la distance que l'être humain met entre lui-même et son propre corps. Devenu objet d'observation, le corps a perdu un

peu de son mystère, laissant à l'être qui l'habite le soin de se refaire une identité. La peau humaine, organe vivant, a cette particularité d'être un organe visible, reflet de l'individu, et l'un des vecteurs de sa communication avec autrui. Selon les époques, les cultures et les lieux, la peau a été émettrice de signes et porteuse d'une charge symbolique.

Au fil de l'exposition, certains ornements, tels que les labrets, suscitent notre intérêt. Les labrets buccaux d'Éthiopie sont portés par les jeunes filles Surma à l'âge du mariage (20 ans). Une incision dans la lèvre inférieure permet

109



Geneviève Cadieux, *La fêlure au cœur des corps*, 1990, collection Musée du Québec.

d'insérer un bâtonnet qui sera remplacé ensuite par des bâtonnets plus volumineux. Le labret en terre cuite est une parure.

Un dilateur en bois, en provenance du Brésil, est un cylindre destiné à agrandir la perforation du lobe de l'oreille chez les Indiens d'Amazonie. Quant au perçage, il est pratiqué dans les cultures traditionnelles, à des fins religieuses, esthétiques ou identitaires. Les incisions dans la peau sont ornementées d'os, anneaux ou flèches. Ces signes de courage et de résistance à la douleur marquent aussi la place de l'individu au sein de son groupe.

Les techniques de perçage sont utilisées en Occident depuis des générations. Au Moyen-Âge, celui qui portait l'anneau à l'oreille était un l'étranger venu d'Orient, qui portait les stigmates de la différence et de l'exclusion.

Les origines du tatouage sont mal connues. On sait que les Inuits et certains peuples autochtones d'Amérique pratiquaient cet art bien avant l'arrivée des Européens. Le mot « tatouage » est issu du terme polynésien « tatau » qui signifie « dessin écrit sur la peau ». Les tatouages japonais sont déjà mentionnés dans des textes chinois de la dynastie Han (206 av. J.-C. – 200 ap. J.-C.). Décrit par l'Église en Occident, le tatouage a connu néanmoins un engouement particulier dans la haute société européenne et américaine du XIX^e siècle, avant de devenir, beaucoup plus tard, le signe distinctif de certains groupes marginaux. À cet égard, on peut admirer des instruments de tatouage polynésiens.

De la perruque bleutée et enduite d'onguent odorant des belles Égyptiennes, aux coiffures extravagantes des dames à la Cour du Roi-Soleil, se déroule devant nos yeux tout un pan de l'histoire de la parure féminine. Ce souci du paraître concerne toutefois les hommes également, eux qui ont porté les cheveux longs et la perruque jusqu'à la Révolution française.

Les Sikhs, fidèles à Shiva, dont la chevelure est le symbole de la générosité des dieux, ont fait du port de la barbe et des cheveux longs l'un de leurs signes distinctifs. Ils conservent leurs cheveux intacts durant toute leur vie, ils les roulent et les nouent sous un turban. Ou encore, ils écri-



Table de toilette, époque gréco-romaine. Travertin, marbre, bronze. Deutsches Hygiene-Museum, Dresde.

sent leur barbe dans un filet de résille, alors qu'un turban en pointe enveloppe leur chignon.

Plusieurs objets illustrent l'initiation dans diverses sociétés où le passage à l'âge adulte est marqué par un rituel. L'adolescent doit faire preuve de courage et d'endurance. En Amazonie, il doit, par exemple, supporter avec sang-froid et impassibilité les morsures des fourmis Atta introduites à l'intérieur d'un gant. La scarification constitue également un rite initiatique. On entaille la peau, en Amazonie, au moyen d'une dent d'agouti (petit rongeur). La cicatrisation se fait à l'aide de feuilles de roucou. Le corps est ensuite enduit de genipapo,

arbre dont le fruit produit un jus bleu foncé noircissant au contact de la peau qui, ainsi, restera marquée pour la vie.

En suivant les différentes sections de l'exposition, on constate que la peau est une tablette d'écriture qui identifie la personne et sur laquelle s'inscrivent des marques naturelles et culturelles. La peau constitue aussi une frontière qui nous sépare du monde extérieur. Elle est un organe de communication avec notre entourage, mais aussi un véhicule de nos émotions.

Les soins de la peau sont évoqués par de nombreux objets, comme les pots à onguent et les flacons à parfum. Pendant l'Antiquité, en Égypte, la peau est frottée avec du natron, ce limon du Nil aux propriétés bienfaisantes. En Grèce, on prend des bains parfumés à l'ambrosie ; le corps fait l'objet de massages aux huiles odorantes. Et c'est en Italie que les thermes se développent. Les prêtres égyptiens sont considérés comme les premiers parfumeurs. Ils utilisaient les onguents et les huiles parfumées afin d'insuffler l'âme divine aux statues et d'animer les momies.

Les moulages du Musée de l'Hôpital Saint-Louis de Paris ont permis, dès le milieu du XIX^e siècle, de faciliter l'étude des différents aspects des affections dermatologiques. Le modelleur Jules Baretta a réalisé plusieurs milliers de moulages, ce qui constituait à l'époque une importante innovation dans l'enseignement de la dermatologie. Il a été rapidement imité à travers l'Europe et l'Amérique. On peut voir plusieurs de ses moulages de cire à Québec.

L'exposition prendra fin le 31 août 2003. ❧